

Les feuilles d'Ernest

Mis en ligne le 24 décembre 2024

C'est Noël, jouez hautbois, résonnez musettes, mais, surtout, écoutez Ernest : « *À la fin de l'été cette année-là, nous étions logés dans une maison de village qui donnait sur la rivière et la plaine jusqu'aux montagnes. Il y avait dans le lit de la rivière des galets et des pierres, secs et blancs au soleil, entre lesquels courait l'eau claire et bleue. Des soldats passaient devant la maison, s'éloignaient sur la route, et la poussière qu'ils soulevaient se déposait sur les feuilles des arbres. Les troncs des arbres eux aussi étaient couverts de poussière, les feuilles tombèrent de bonne heure cette année-là, on voyait les soldats marcher au pas sur les routes, la poussière qu'ils soulevaient, les feuilles se détacher au vent et tomber, et après leur passage la route blanche, nue, sans rien que les feuilles.* » Premier paragraphe de *L'Adieu aux armes*, roman publié par Hemingway en 1929, aujourd'hui retraduit par Philippe Jaworski¹.

La littérature, c'est parfois ça : un lieu où les phrases et les mots, par leur harmonie et leur mélodie, précisent, élèvent et augmentent la vie. La pureté de la langue d'Hemingway, quand il est à son meilleur comme ici, m'a toujours saisi. C'est un mélange de musique et d'austérité. Je plonge dans ces premières phrases, puis dans tout le roman, comme dans l'une de ses grandes nouvelles, *La Grande Rivière au cœur double*. C'est une source claire, un paradis perdu. Hemingway aimait la Bible dans la traduction King James, Cézanne et Bach. Il écrit la Première Guerre mondiale qu'il a vécue en Italie, au moment où son père se tue. La description est biblique. Les mots reviennent comme les facettes de la Sainte-Victoire, comme les motifs d'une fugue de Bach. C'est l'art sévère de la taille et du contrepoint. Contrepoint : la mort.

À ramasser une par une

Dans le journalisme et les mauvais livres, on évite les répétitions. Hemingway les utilise. Le mot « feuilles » revient quatre fois, le mot « poussière », trois fois, les mots « rivière » et « soldats » et l'expression « cette année-là », deux fois, mais pas n'importe comment ni n'importe où. Les feuilles, par exemple, sont d'abord un complément, puis un sujet, puis le sujet d'un autre complément, enfin le dernier mot – en anglais comme dans la traduction. Elles vont et viennent sur la page, poussées ou rabattues par le vent, les unes attachées, les autres tombant. Une incise, « *les feuilles tombèrent de bonne heure cette année-là* », change la tonalité. On passe de l'imparfait, porteur de douceur et d'une certaine nostalgie, au passé simple.

Les feuilles vont et viennent et, au moment où le livre sort, Hemingway écrit à Fitzgerald qui peine sur *Tendre est la nuit* : « *L'été est une époque décourageante pour travailler – On ne sent pas venir la mort comme elle le fait en automne quand*

les gars mettent vraiment la plume au papier. [...] On perd tout ce qui est frais et tout ce qui est facile et il vous semble toujours qu'on ne pourra jamais écrire – Mais on a davantage de métier et quand on a des éclairs de son ancien courant on obtient plus de résultats avec eux. » Chez Hemingway, les feuilles mortes ne se ramassent pas à la pelle, mais une par une. La vie est forte parce que la mort est là pour la révéler, comme les soldats sur la route, comme son père qui se tue. La mort est une route blanche, une page, sur laquelle tombent les premières feuilles d'automne, avant la guerre, parce que « *les feuilles tombèrent de bonne heure cette année.* »

La traduction colle davantage à la cadence originale que celle, canonique, de Maurice-Edgar Coindreau, mais elle ne peut la restituer entièrement. Hemingway lie l'ensemble par une série de « et » qui remplacent les virgules et font de la dernière phrase une longue séquence où chaque groupe de notes est lié au suivant. Mot à mot, cela donne : « *Les troncs d'arbres étaient aussi couverts de poussière et les feuilles tombèrent tôt cette année-là et on voyait les soldats marcher au pas sur les routes et la poussière se lever et les feuilles, soulevées par le vent, tomber et les soldats marcher et après la route blanche et nue sans rien que les feuilles.* » Cette technique, l'écrivain l'avait prise chez Gertrud Stein, qui l'avait créée en regardant les tableaux de Cézanne. Elle met sur le même plan tout ce qu'un homme peut voir et sentir, embrasser du regard, des sens, de la conscience, tandis qu'il remonte vers la source et se sait guetté par la fin. ¹

1. Éd. Gallimard, 416 p., 24 euros.